title : Journal de l’Empire (1809-06-06), Théâtre français, *Le Festin de pierre* et *Tartuffe*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/le-festin-de-pierre-et-tartuffe

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 6 juin 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français.

## *Le Festin de Pierre*.

C’est, je crois, la première pièce où l’on ait présenté un roué, c’est-à-dire un libertin philosophe qui procède méthodiquement à la ruine des femmes ; un scélérat systématique, qui a un plan et des principes de séduction, et se fait un état dans le monde d’en tromper la plus aimable moitié. Ce qui distingue le don Juan de Molière de nos autres roués, c’est un genre de fourberie qui ne peut être employé que par un homme infiniment supérieur aux préjugés de la société, et déjà parvenu au plus haut degré de la philosophie. C’est par le mariage qu’il séduit les filles ; il épouse sans façon toutes celles qu’il désire ; et l’hymen, accusé d’être l’ennemi de l’amour, devient son pourvoyeur le plus fidèle, ou plutôt c’est l’amour même qui abuse d’honnêtes créatures sous le masque imposteur de l’hymen.

Les chevaliers de la milice amoureuse, qui ont encore la faiblesse de craindre les lois, ne font point usage de ce stratagème sujet à de grands inconvénients, et réservé aux génies les plus audacieux et les plus sublimes ; je dirai même que les galants de l’espèce commun regardent comme trop peu glorieux un tel moyen de plaire. Soumettre une jeune beauté sous l’appât de l’hymen, leur paraît une escroquerie et non pas une victoire : ils ne veulent triompher que par les charmes seuls de leur personne, aidés des ressources de leur esprit. Mais don Juan dédaigne cette petite délicatesse : sa loi suprême est son plaisir ; il y marche par le chemin le plus sûr et le plus court : il va droit au solide, et prétend que ses désirs soient satisfaits aussitôt que formés. Trop violent, trop fier pour préparer et attendre les bonnes fortunes, il force d’un mot les femmes les plus rebelles : il ne daigne pas prendre la peine d’assiéger les places : il a le secret de n’en faire ouvrir les portes comme à un ami et à un allié. Les dangers même qui accompagnent cette tactique excitent une sorte d’intérêt théâtral, quoiqu’ils contribuent, sous un autre rapport, à rendre plus odieuse la perfidie du personnage. Le brigand le plus hardi et le plus téméraire n’en est que plus scélérat ; et cependant il étonne par sa témérité même.

Les romanciers et auteurs dramatiques du dix-huitième siècle, ont peint des couleurs les plus brillantes, les roués de leur temps ; ils en ont fait des conquérants aimables : il n’y a point de jeune homme qui ne s’enflamme d’une noble émulation à l’aspect de ces portraits illustres et qui n’aspire à l’honneur d’imiter de si grands modèles. Molière et ses successeurs, dans le siècle de Louis XIV, par prudence, et par égard pour les bonnes mœurs, ont rendu cette espèce de scélérats moins brillants qu’odieux ou ridicules. Assurément *Le Chevalier à la Mode* de Dancourt, et *L’Homme à bonne fortune* de Baron, ne sont que deux petits étourdis méprisables. Don Juan fait frémir par l’excès de sa scélératesse ; le plus insensé petit-maître ne sera jamais tenté d’aller jusques-là.

Les crimes de la galanterie sont toujours fort légèrement punis au théâtre ; l’amant le plus fourbe et le plus coupable en est quitte, quand il est démasqué, pour faire une prompte retraite : le pis qui lui arrive est d’aller chercher fortune ailleurs. Il n’en est pas de même de don Juan ; sa punition n’est que trop forte au théâtre, et sort des règles de l’art qui n’admet pas cette espèce de merveilleux. Ce qu’il y a de plus répréhensible dans cette comédie de Molière, c’est précisément la statue du commandeur, qui fait des signes, qui marche, parle et s’assied à table ; c’est ce gouffre de feu dans lequel don Juan est englouti et cependant de tels miracles, réprouvés par la poétique, sont fort approuvés par ce peuple. Ils ont soutenu autrefois la pièce ; aujourd’hui, les beautés réelles de la pièce font supporter ce qu’il y a d’irrégulier dans ces fictions.

Sganarelle est un valet d’un genre particulier ; il ne ressemble point à ces fripons qui, dans les comédies, sont les agents zélés des fourberies de leurs maîtres : c’est un bon homme, très scandalisé des faits et gestes de don Juan, et toujours porté à s’ériger en mentor ; mais retenu par la crainte, il devient un personnage très comique : il doit être joué avec beaucoup d’aplomb, de naturel et de simplicité. Plus la bonhommie est rare dans les valets ordinaires, plus ce rôle est difficile : M. Faure s’y est fait beaucoup d’honneur. Il a des intentions fines ; son jeu est vif, animé ; il occupe et remplit bien la scène. On peut lui reprocher quelquefois une affectation, une recherche de plaisanterie excusable dans un débutant, agité par la crainte et par l’espérance, et dont le sort dépend de son succès. Il ne fait pas toujours bien, parce qu’il veut trop bien faire ; il ne saisit pas quelquefois la nuance qui sépare le comique d’avec la farce. Ces défauts légers, qu’il faut attribuer en grande partie à la position critique d’un acteur qui débute n’empêchent pas que M. Faure n’ait déployé dans le rôle de Sganarelle les qualités essentielles qui annoncent le talent : de la gaieté, de l’aisance, de la chaleur, et une grande intelligence de l’art. Fleury, chargé du personnage de *Don Juan*, s’en acquitte avec sa supériorité ordinaire. La scène de Pierrot et de Charlotte a été très bien rendue : Baptiste cadet est fort plaisant dans le rôle du paysan ; et Mlle Émilie Contat joue la paysanne avec une naïveté charmante.

## Le *Tartuffe*.

Ce chef-d’œuvre, dont le public ne se lasse point, résiste à tout ce qui use les autres pièces ; on y découvre chaque jour des beautés nouvelles. Nous sommes dans le véritable point de vue pour le bien juger : les cabales dévotes et philosophiques sont également tombées : aucun préjugé ne peut plus nous prévenir pour ou contre le poète. Le *Tartuffe* apprécié avec l’impartialité la plus sévère, est universellement reconnu comme une des plus sublimes productions de l’esprit humain dans le genre le plus difficile de tous.

Mlle Émilie Leverd a joué le rôle d’Elmire avec une finesse, une grâce et une noblesse, qui ont enlevé tous les suffrages. Baptiste aîné me paraît très bien placé dans le *Tartuffe* ; il a un très bon masque pour ce rôle ; il en sent toutes les intentions, et il les fait bien sentir au public. La scène du dépit et du raccommodement a été parfaitement rendue par Armand et Mlle Volnais : cette scène est le germe d’une infinité de petits ouvrages où l’on n’a fait que délayer et souvent gâter les idées de Molière. Mlle Émilie Contat a fait le plus grand plaisir dans le rôle de Dorine un des plus considérables de l’emploi ; elle y a mis une franchise, un naturel, et une vérité qui ont charmé toute l’assemblée : cette actrice a quelque chose d’aimable qui la distingue : jamais rein d’outré et de faux : jamais rien d’ignoble, même dans la plus grande familiarité : de l’aisance et de la grâce partout, sans aucun effort. Lacave a débité avec beaucoup de sens, et une noble simplicité, les belles tirades du rôle d’Ariste, où il s’est fait applaudir ; il ne s’est oublié qu’un moment dans son entretien avec le Tartuffe, lorsqu’il lui dit :

Ne vaudrait-il pas mieux en personne discrète,

Faire de la maison une honnête retraite ?

Il a voulu enjoliver ces vers, par une petite dose de gentillesse et de charlatanisme à la mode : cela ne lui a point réussi, cela ne va pas à tout le monde. Le bon parti est toujours de dédaigner ces mauvais lazzis du métier, d’être franc, naturel et vrai ; d’avoir un ton ferme, de parler distinctement : ce sont là les grands principes et les plus sûrs moyens de plaire. Si quelques-uns sont applaudis en faisant tout le contraire ; il ne faut pas que les autres se laissent séduire par un exemple que le succès ne rend pas meilleur.

Grandmesnil ne laisse rien à désirer dans le rôle d’Orgon : il y peint admirablement un bigot de bonne foi, faible, crédule, colère, entêté, toujours dans les extrêmes.